

**10**  

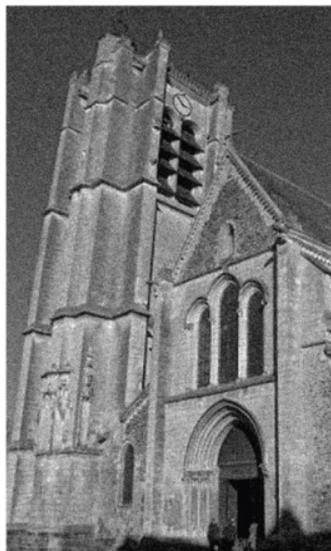
---

**18**



**SABRINA CHAMPENOIS**

# LES SUPPLICIÉES D'APPOIGNY



**1984. UNE JEUNE FEMME  
S'ÉCHAPPE D'UN PAVILLON.  
ELLE RACONTE SON CALVAIRE.  
QUI RAPPELLE  
D'AUTRES DISPARUES.**

**Libération**

**YONNE**

## *Sur l'auteure*

Sabrina Champenois est journaliste, notamment critique de polars. Elle a intégré *Libération* en 1994 et occupe actuellement le poste de rédactrice billettiste au service Société après avoir œuvré aux services Édition, Portrait, Next et Modes de vie. Elle a précédemment coécrit *In the Baba*, avec Pierre Lescure (Grasset, 2012).

*Dans la même collection  
aux Éditions 10/18*

LES SUPPLIÉES D'APPOIGNY, n° 6065

LA DISPARUE DU CINÉMA, n° 6066

**SABRINA CHAMPENOIS**

LES SUPPLICIÉES D'APPOIGNY

**10**  

---

**18**

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2025.  
ISBN 978-2-264-08566-5  
Dépôt légal : mars 2025

« La vieille certitude que ça pouvait si facilement, si vite, tourner en sa défaveur la faisait trembler. »

Larry Brown, *Fay*

# PROLOGUE

Depuis le premier jour, elle y pense, sans cesse. Elle a imaginé toutes sortes de scénarios dans la cave. Ils étaient parfois si réalistes, et elle si perdue, qu'elle y a cru ; elle en aurait pleuré de soulagement. Ils lui ont permis de tenir, de survivre.

Se saisir d'un des pieux et le lui planter dans la poitrine.

Se saisir du chalumeau et lui cramer les yeux.

Se saisir du tournevis et le trouer, n'importe où, partout.

S'évader.

Elle a déjà essayé, elle a échoué.

Elle ne sait même plus si elle en est capable. Elle est épuisée, à en perdre la notion du temps, à ne plus savoir exactement

depuis quand elle est là, depuis quand elle est une esclave. Et si c'était pour toujours ? L'idée la traverse régulièrement.

Elle pense aussi être en train de devenir folle.

Mais ce jour-là, il est sorti. Et elle n'est pas attachée.

La femme est là. Moins agressive que lui, et ralentie. Alors, quand elle lui accorde d'utiliser la salle de bains, la captive soudain ose. Elle attrape une robe de la femme, une de ses paires de chaussures, saisit à la volée des photos et des carnets noirs que l'homme remplit avec précision. Et elle passe par la fenêtre de la salle de bains.

Dans la rue, la jeune femme à peine sortie de l'adolescence court comme si elle avait la mort aux trousses. Déboussolée par les trois mois de captivité et de sévices infligés dans la cave d'une dizaine de mètres carrés, elle titube dans la clarté laiteuse de l'hiver, se retourne constamment, terrorisée à l'idée d'être rattrapée. Elle est vite à bout de souffle. Mais elle court, elle court, ne sent pas le froid mordant.

C'est la mémoire archaïque, ancrée dans le corps supplicé, qui retrouve le chemin vers la mère, à huit kilomètres de là, à Auxerre. Quand elle ouvre la porte, celle-ci recon-

## *Prologue*

naît à peine sa fille qui a perdu plus de trente kilos et qui a tout du zombi — regard écarquillé, mots qui se télescopent. Appelé en urgence, le médecin de famille est estomaqué. La gamine de dix-huit ans ploie sous les stigmates d'un sadisme ultraviolent, répété et insensé. Coups, brûlures, perforations, déchirures, piqûres.

Ses premières explications, désordonnées, fiévreuses, confirment un calvaire comme tout droit sorti du Moyen Âge. Elle dit avoir été séquestrée, violée et torturée, pendant trois mois. Par celui qui l'a piégée mais aussi par des dizaines d'hommes, qui payaient pour, eux aussi, violer et torturer. Et l'épouse du type était complice.

L'évadée est parcourue de tremblements, oscille entre extrême faiblesse et agitation, son état général est alarmant. À se demander comment elle a pu en réchapper, physiquement comme mentalement. Le toubib la fait immédiatement interner en psychiatrie. Le médecin légiste qui l'examine au centre hospitalier constate « quelque chose que [je] n'ai jamais vu et que [je] ne souhaite jamais revoir ». Il prévient aussitôt le procureur de la République.

D'autant plus que la rescapée le presse : une autre fille est toujours enfermée dans

*Les suppliciées d'Appoigny*

le pavillon, elle aussi suppliciée et à bout. Celle qui s'est échappée aurait voulu l'emmener, mais elle n'a pas trouvé les clés pour la détacher, et le temps pressait. « Barre-toi, sinon ils nous tueront toutes les deux », a intimé celle qui l'a rejointe en Enfer une semaine plus tôt. Il faut agir vite car après l'évasion, les tortionnaires pourraient vouloir éliminer celle qui reste et disparaître. Ils sont capables de tout ; l'homme a affirmé en avoir tué d'autres.

C'est aux inspecteurs qui viennent l'interroger à l'hôpital que l'échappée confie les photos et les carnets raflés dans sa fuite. Elle est certaine que les noms des « clients » y figurent.

Elle s'appelle Huguette, elle a dix-huit ans. Celle qu'il faut sauver s'appelle Michaëlla, elle a vingt et un ans. Leurs tortionnaires sont Claude et Monique Dunand, cinquante et un ans, domiciliés au 12, allée des Violettes à Appoigny, petit bourg qui donne sur la campagne. La banlieue tranquille d'Auxerre. On est le vendredi 20 janvier 1984.

## 1.

### HUGUETTE, OCTOBRE 1983

Huguette a fait connaissance avec les Dunand au début du mois d'octobre 1983.

Née en juillet 1965, elle a dix-huit ans depuis trois mois. Ce détail est décisif. C'est excitant d'atteindre la majorité, de pouvoir s'émanciper, de voler de ses propres ailes. Merci au président Valéry Giscard d'Estaing de l'avoir avancée de trois ans ; mesure voulue comme l'une des premières preuves de sa modernité à la John F. Kennedy.

Mais pour Huguette, c'est une catastrophe.

Depuis le jour de ses dix-huit ans, elle est aux abois. Enfant de la Direction départementale des affaires sanitaires et sociales (DDASS) elle a été placée à l'âge de sept ans en raison d'un contexte familial instable. Des parents alcooliques qui se sont séparés, un milieu très précaire, en proximité de la

misère. Or, à sa majorité, la gamine qui a grandi ballottée entre les services sociaux de l'Yonne, a vu son contrat « jeune majeur » résilié par l'institution censément protectrice de l'enfance. Il aurait pu courir jusqu'à ses vingt et un ans mais non ; comme pour bien d'autres, le couperet est tombé. Finies, les aides dont elle a bénéficié jusqu'ici. Elles n'étaient pas mirifiques mais là, elle perd tout filet de sécurité. À commencer par son hébergement. Huguette va devoir quitter le foyer de jeunes travailleurs qui l'abrite à Auxerre. En clair, elle va se retrouver à la rue. C'est ce qu'on appelle une « sortie sèche », non préparée et non accompagnée, favorable au désastre.

Tous les garçons et les filles de son âge dansent, cette année-là, sur « *Do you really want to hurt me* » de Culture Club, « *Sweet Dreams* » de Eurythmics, « *Billie Jean* » de Michael Jackson, ou « *Africa* » de Rose Laurens, « *Mise au point* » de Jakie Quartz, « *L'Aventurier* » d'Indochine. La pop, la new wave et le hip hop font bouger les lignes et les corps ; on se farde à fond, on se fait des coiffures cathédrale, la nuit a le vent en poupe. Huguette, elle, vit au jour le jour. Elle ne connaît pas l'insouciance, n'a jamais eu le luxe d'apprécier le charme lisse d'Auxerre,

ses rues pavées et souvent vides, ses maisons à pans de bois, ses quais qui bordent l'Yonne.

Elle est massive, impressionnante, cette rivière. Elle est d'ailleurs surnommée « l'enfant terrible de la Seine » qu'elle dépasse en débit — ses crues sont redoutables. Il faut être fort, pour résister aux courants dans l'Yonne.

Huguette est un fétu. Elle n'a pas de formation particulière, pas d'appuis, pas de moyens, pas de projets. Elle doit trouver un travail, vite. Alors elle demande, à droite, à gauche, si personne n'aurait un petit boulot pour elle. Elle écume les annonces, notamment dans la presse. Elle saute sur celle-ci, simple, directe, efficace, à la rubrique « Gens de maison » : « Handicapé cherche PERSONNE pour aider, possibilité nourrie, logée. Tél. : (86) 47.87.24. » Aider, c'est dans les cordes de tout le monde, ça n'exige pas de compétences précises. Et le handicap ne lui fait pas peur, elle l'a côtoyé dans les instituts médico-éducatifs (IME) qui accueillent des enfants de la DDASS. L'option nourrie logée est idéale : non seulement Huguette pourrait gagner un peu d'argent mais elle n'aurait plus la pression de trouver un logement dans l'urgence.

Le 10 octobre, Huguette appelle au numéro indiqué. L'auteur de l'annonce lui donne rendez-vous dans un café d'Auxerre. Elle y

rencontre Claude et Monique Dunand. Ils ont la cinquantaine et tout du banal couple de province. Lui, gars de taille et corpulence moyennes, bacchantes de Gaulois et grandes lunettes métalliques, n'a pas une folle prestance. Mais il s'exprime bien, c'est un peu intimidant. Heureusement, il est aimable, loquace, souriant. Il est livreur dans une entreprise locale de surgelés. Elle, brune qui a dû être belle, est coquette mais semble fatiguée, ne parle pas beaucoup. Elle est comptable à mi-temps. Plus effacée, elle laisse clairement la main à son mari. Un fonctionnement classique. C'est rassurant.

Les Dunand habitent un lotissement d'Appoigny, patelin qui ne défraie jamais la chronique. Ils lui expliquent chercher une aide pour une vieille dame grabataire. Il faudra l'aider à faire sa toilette, à s'habiller, l'accompagner pour des promenades ou des visites chez le médecin, lui tenir compagnie quand eux travaillent. Rien de très compliqué, juste de la bonne volonté et du sérieux. Ça, Huguette en a à revendre.

Et le meilleur est à venir : la personne engagée ne travaillera que quelques heures par jour, sera nourrie et aura même son indépendance : un studio aménagé au sous-sol du pavillon d'Appoigny. Il est en

cours de travaux, sur le point de se terminer ; l'heureuse élue emménagera donc dans un cocon flambant neuf. Huguette entrevoit une planche de salut inespérée, un contrat aux conditions enviables contre de bons et loyaux services. En confiance, l'à peine majeure s'épanche, explique aux Dunand qu'elle est de la DDASS et acculée, donc particulièrement motivée.

On imagine son soulagement quand, deux jours plus tard, le 12 octobre, Dunand la rappelle pour lui annoncer qu'elle a trouvé sa nouvelle place. D'ailleurs, pourquoi ne pas rencontrer aussitôt la vieille dame dont elle devra s'occuper ? Employeurs pleins de prévenance, les Dunand viennent la chercher directement au foyer de jeunes travailleurs. L'horizon s'éclaircit pour Huguette, la roue semble tourner facilement et enfin en sa faveur alors qu'elle s'est habituée à lutter contre les courants contraires.

Une vingtaine de minutes plus tard, à l'arrivée chez les Dunand, au bout de l'allée des Violettes qui aligne les pavillons identiques, cubes blancs à un étage, le programme change subitement : la grabataire est absente, « sortie pour un rendez-vous ». Comment ça ? Huguette tique. Mais pas le temps de s'appesantir, un autre homme est là, qui happe son

attention. Il dit s'appeler Roger Bonin, être architecte, chargé des travaux du studio ; il lui propose de visiter son futur « chez elle ». Bien sûr qu'elle a envie de voir ! Huguette lui emboîte le pas dans l'escalier en béton qui mène au sous-sol, suivie de Dunand.

C'est à ce moment précis que l'espoir vire au traquenard. Une lourde couverture s'abat sur elle, elle tombe, essaie de se relever mais le soi-disant architecte lui enchaîne déjà les pieds et les mains. Puis il aide Dunand à l'attacher à un tuyau, bras en l'air et sur la pointe des pieds, dans une pièce sans fenêtre ; bientôt ils lui passent une cagoule et commencent à la déshabiller.

Elle se débat, résiste, hurle, elle ne comprend pas ce qui lui arrive. Ils la laissent enfermée là, avant de revenir un peu plus tard. Cette fois, elle est dénudée et fouettée. Les viols commencent le lendemain, par Dunand. Il n'a plus rien d'aimable, il est un déchaînement de violences, d'injures et de menaces.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle a été entre-temps laissée attachée, nue, sans nourriture ni pouvoir se laver, Huguette est mise à disposition d'un autre homme, qui parle allemand et se fait appeler Helmut. Il n'est qu'une voix, pour elle qui est toujours cagoulée, la panique en est décuplée : impos-

sible de voir venir les attaques, les coups, les outils. Helmut perfore ses seins et ses fesses à l'aide d'aiguilles. La douleur est folle, inimaginable.

Le studio cocon rêvé est en réalité un cloaque, une salle de torture notamment équipée de madriers qui forment une croix de Saint-André — dispositif en forme de X destiné aux pratiques sadomasochistes, utilisé principalement pour des séances de bondage.

Dans la dizaine de mètres carrés capitonnés qui étouffent dans l'œuf le moindre cri (des boules Quiès sont aussi prévues, au cas où), il n'y a pas que Dunand et Helmut qui viennent la martyriser. Une trentaine, voire une quarantaine d'autres hommes aussi, évaluera Huguette. Elle subit une litanie d'actes de barbarie : on la flagelle, on lui brûle les seins au tournevis chauffé à blanc, on y trace une croix gammée, on lui plante des aiguilles dans la poitrine, on lui passe des anneaux aux petites lèvres de son sexe et aux tétons, on lui épingle les lèvres vulvaires et les cuisses avec une épingle à nourrice, on la sodomise avec de multiples objets, on lui applique du courant électrique sur les seins, on la brûle à la cigarette, au chalumeau... Huguette est nourrie de pâté pour chien, la même que les Dunand donnent à leurs deux bergers allemands. Elle mange,

pour survivre. Elle est un objet, un souffredouleur et un animal.

Les hommes que Claude Dunand convie sont des clients : ils paient pour ces séances de torture. Et comme le commercial a l'esprit pratique, les tarifs sont exposés au mur. Deux cents francs pour cravacher ou fouetter, cinq cents pour poser des pinces ou des aiguilles, six cents pour brûler à la cigarette, mille cinq cents pour officier au chalumeau, cinq mille pour toute une nuit de supplices. Raffinement suprême dans le sadisme, il revient à Huguette de jouer les commerçantes et d'exiger le paiement, en appliquant dûment les prix. Dunand a tout prévu, jusqu'à faire poster des lettres depuis Paris dans lesquelles Huguette assure à sa famille qu'elle va bien et travaille dans la capitale.

Si elle ne gagne pas assez, Dunand torture. Il l'oblige aussi à rabattre ses futurs bourreaux, en contactant des hommes par courrier. Il a leurs adresses grâce à des échanges *via* un journal « coquin » lyonnais, *Club Amour*. Dans les lettres, elle minaude : « Je m'appelle Nicole, j'ai vingt-deux ans, j'aime être fouettée et suppliciée. Malheureusement je ne peux pas faire ça gratuitement. » Parfois, les candidats souhaitent des précisions sur l'offre, savoir tout ce qui est possible et jusqu'où

ils peuvent aller selon le tarif. Elle doit se vendre, convaincre et expliciter au téléphone, en présence de Dunand ou de sa femme.

Huguette ne voit pas comment elle pourrait s'en sortir. D'autant plus que le couple agite une menace qui achève de la terroriser et de la convaincre de son impuissance : l'argent des séances revient pour partie à une « organisation » sadomasochiste, les Dunand ne sont que les rouages d'un dispositif secret et puissant qui rassemble des « gens haut placés » auxquels il serait dangereux d'essayer de désobéir. Monique affirme avoir enduré les mêmes sévices, au profit de « l'organisation ».

Après plusieurs semaines, la santé de Huguette se détériore rapidement. Elle maigrit énormément, devient apathique, se dissocie de son corps qui n'est que douleur, se met à tenir des propos incohérents. Dunand assiste à cet effondrement sans réagir. C'est une infection au sein suite à des brûlures au tournevis qui le décide à faire venir un médecin – elle pourrait repousser le client. Ce généraliste est manifestement un proche : Huguette est auscultée cagoulée, aucune question ne lui est posée, la consultation est expédiée. Elle entend qu'un traitement est prescrit, et ce diagnostic : « Elle ne sert plus à rien. » Mécanicien, le praticien.

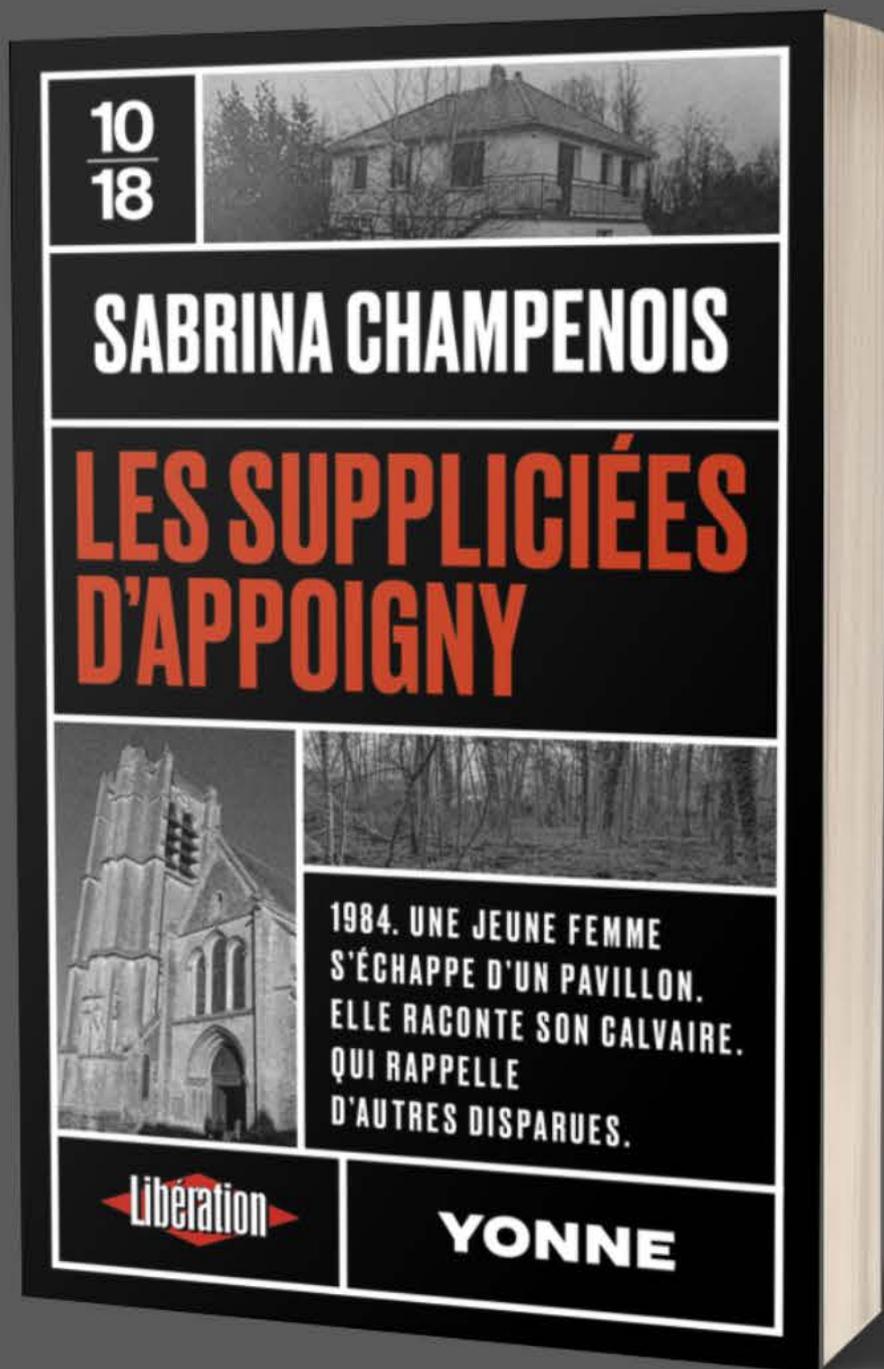
## *Les suppliciées d'Appoigny*

Les sévices reprennent, et l'état d'Huguette empire. D'où une évolution dans les conditions de détention. L'esclave est autorisée à se déplacer dans la maison, mais au bout d'une chaîne, et en porte-jarretelles, bas noirs et liquette. Parfois, quand son mari s'absente, Monique Dunand la détache, et elle la rattache quand approche l'heure du retour du maître. Il arrive même que Huguette sorte du pavillon pour faire des courses, avec et sous la surveillance de Dunand. Elle a alors le cou pris dans un collier étrangleur, dissimulé par un foulard. Un jour, elle tente une évasion. Dunand la punit, la bat, la viole. Puis il se fait sentimental, affirme être tombé amoureux d'elle, vouloir l'adopter et la libérer.

Début janvier 1984, il décide de renouveler le matériel, de lui trouver une remplaçante. Il force Huguette à servir d'appât, à contacter par téléphone des amies. Il faut vanter un petit boulot facile, s'occuper d'une vieille dame, et puis ça n'est pas loin d'Auxerre, et on est bien nourrie logée.

Les amies ne donnent pas suite. Alors Dunand reprend le *modus operandi* qui a si bien marché pour piéger Huguette : l'offre d'emploi. Il lance l'hameçon, et ça mord très vite.

**DISPONIBLE EN  
LIBRAIRIE !**



**COMMANDER**